

HOMMAGE A PLANCHON, par Michel Vinaver

Annecy, Haute-Savoie, 1955. Travaillant depuis deux ans chez Gillette France, filiale de la multinationale américaine célèbre pour ses lames de rasoir, un jour je me rends à Lyon avec mission de trouver à louer un local pour y installer une direction régionale des ventes.

Que faire de ma soirée ? Une affiche dans la rue de la République. *La bonne âme de Sé-Tchouan* au Théâtre de la Comédie. J'y vais.

Le choc. Découverte d'un auteur – je ne suis pas sûr d'avoir jamais vu une pièce de Brecht auparavant. Découverte d'un immense metteur en scène, du nom de Planchon. Découverte d'une troupe époustouflante de 20 acteurs – dont, dans le rôle de Shen-te et de Choui-Ta la sublime Clotilde Rabinovitch dite Joano – tout cela dans une salle de cent places, sur un plateau de 6 x 5 m.

Revenant à Lyon quelques jours plus tard pour signer le bail, je dépose au guichet du théâtre – un hublot ouvrant sur la rue – le manuscrit d'une pièce, ma première, *Aujourd'hui ou les Coréens*, que je venais d'écrire.

Un choc, c'est incroyable mais ils en ont ressenti un, de leur côté, Planchon et sa bande, puisque très vite après, un coup de téléphone m'apprenait que *Les Coréens* sont inscrits à leur saison prochaine, la 5e depuis la construction par leurs mains de ce théâtre, où se jouaient, tous les soirs – seul théâtre de province où cela se faisait – de grandes pièces de Shakespeare et Marlowe, de Kleist, mais aussi d'Adamov, de Ionesco, et de merveilleux spectacles burlesques de leur invention. Ma singularité, c'est d'avoir été, sauf erreur, en tant qu'auteur contemporain, leur seule découverte absolue. J'étais pour Planchon un parfait inconnu. Il avait 23 ans et moi 28. Nous faisons connaissance et travaillons ensemble, dans la maison où j'habite près du lac d'Annecy. Nous goûtons l'un et l'autre cette amitié naissante, qui durera jusqu'à la mort de l'un des deux, 55 ans après. La première des *Coréens* a lieu le 25 octobre 1956. Sur le plateau, 20 acteurs, dont Planchon, Isabelle Sadoyan, Colette Dompieri, Gilles Chavassieux. Il y aura 67 représentations. Et pour la première fois, une ample reconnaissance de Roger Planchon dans la presse nationale :

Jacques Lemarchand (*NRF*) :

Je veux dire ici la conviction où je suis après le spectacle de ces *Coréens* montés par Roger Planchon : Lyon possède en ce moment un homme de théâtre complet et de la classe des plus grands. Il s'est forgé lui-même son instrument : une troupe et un théâtre...

Jacques Lanzmann (*Les Lettres Françaises*)

Il est triste que pour voir un spectacle sensationnel le Parisien soit obligé de se déplacer de 500 km au sud de sa ville.

Georges Lerminier (*Le Parisien Libéré*)

Non loin de la place Bellecour, dans une sorte de cave, véritable catacombe de poche, Roger Planchon, discret et fervent, intransigeant et têtu, a installé son Théâtre de la Comédie, un théâtre combattant, dont le répertoire suit une ligne rigoureuse.

Morvan Lebesque (*Carrefour*)

L'admirable et stupéfiante mise en scène de Roger Planchon, comment la définir ? Elle est, pour une pièce résolument contemporaine, la plus nécessaire et la plus adéquate. (...) Tout cela est neuf, bouleversant, unique dans le théâtre d'aujourd'hui, rejoignant dans la mémoire les débuts de Barrault et de Vilar.

Et Barthes, dans *France-Observateur*, parle d'un « théâtre objectif », constat de la réalité du monde : « Cette vue du réel est quelque chose de nouveau, je crois, dans notre théâtre français ».

Ces citations, comme d'autres éléments de mon témoignage, je les puise dans l'ouvrage de Michel Bataillon, *Un Défi en Province*, Planchon (Marval), une riche et belle chronique de ses premières années. C'est là que je découvre le texte d'un hommage funèbre, celui que Roger Planchon rédige en apprenant la mort d'Orson Welles, et qu'il envoie au *Monde*. Publié aussitôt (12 octobre 1985), ce texte me paraît capital si l'on veut comprendre quelque chose à Roger Planchon :

J'étais alors un membre – un peu suractivé, il est vrai – des bataillons de choc de ce qu'on appelle le grand public. Un après-midi, sur un petit écran lyonnais, je vis Citizen Kane. Je revis le film cinq ou six après-midi de suite, cette semaine-là, chaque fois un peu plus atteint, un peu plus ébranlé, et je peux écrire, sans mentir et sans exagération romantique, que, cette semaine-là, ma vie bascula.

Des millions d'adolescents peuvent raconter leur première rencontre avec la beauté. Pour les uns, ce fut une musique, un poème, une peinture. Pour moi, ce fut un film d'Orson Welles.

Au soir de sa mort, je rage de dire si mal et si vite le bouleversement profond, l'ébranlement décisif que ce ruban de pellicule en moi provoqua.

Tout a été loué, analysé, l'invention des images, l'originalité de l'histoire, le jeu des acteurs, mais je m'en moque : il n'y a pas un plan de ce film qui ne me fasse encore trembler.

Une vague de fond m'emporta. Au-delà de l'habileté du scénario, de l'invention du procédé narratif, de la malice de l'enchaînement des images et des séquences, qu'on étudie dans les écoles et les livres de cinéma, il y a ses yeux qui rient, son regard intérieur. Une façon claire, précise et rêvée de voir le réel. Un regard singulier, d'une générosité immense, d'une bonté si grande que l'on reste confondu. Parce qu'il était un authentique poète, le regard d'Orson Welles n'était que bonté.

J'étais dans le noir, un rêve se déroulait sur l'écran. Il m'embarquait dans une fabuleuse histoire vraie qui pourtant affichait sa nature de rêve. Vingt-quatre images seconde, un cœur battait.

Après la première séance, suffoqué, je n'avais rien compris et j'avais tout compris, mais je savais que ce film était exactement le contraire des cochonneries habituelles que j'ingurgitais avec délice les autres après-midi. Et j'avais acquis une certitude, ce rêveur prodigieux me donnait des armes pour voir la réalité.

Aucune parole d'adulte autour de la mort de mes proches, autour de la cruauté de la guerre ou de la misère, que j'avais pourtant toutes deux bien mesurées, et encore moins les discours des prêtres qui prétendaient détenir les secrets de la vie et qui ne savaient que débiter, à mes yeux, des platitudes moralisantes au lieu d'en montrer la fulgurance, aucune de ces paroles, aucun de ces discours ne m'ont, comme ce film, fait pressentir le cœur même du réel, sa grandeur, sa gravité, sa violence, son inconsistance secrète¹.

Par Orson Welles, adolescent ébloui, pour la première fois j'ai entrevu que le cœur même du réel était poésie.

La reconnaissance que je lui porte n'est qu'accessoirement artistique. Les grands poètes aident à vivre.

En quoi ce texte, outre son extrême beauté, est-il éclairant ?

Orson Welles était d'une race, d'une espèce particulière, celle des héros.

Une espèce rare, un humain sur dix millions ou cent millions, dans laquelle viennent se classer ceux qui n'ont peur de rien, qui avancent indifférents aux obstacles et aux périls.

Et Planchon en était.

Dans le domaine de l'art, les héros sont ceux qui ne sont pas nécessairement des révoltés, en vérité surtout pas, mais qui ont révolutionné les pratiques, changé la donne. Parce qu'ils ont bousculé les catégories. Ce qui fait qu'après eux rien n'est pareil.

Orson Welles. Brecht en était un. Et je vous donne ma liste : Hugo, Godard, Picasso, Balzac,

¹ Sans connaître ce texte, en 1954 je publie dans *Théâtre Populaire* un article intitulé « Inconsistance de Roger Planchon ».

Claudé, Tolstoï, Claude Monet, Rimbaud. A chacun de faire sa liste. Beethoven. Chaplin. Dullin. Quelque chose chez le héros – c'est plus fort que lui – va de l'avant, et fait l'infaisable. Pense l'impensable. Dans des domaines moins exclusivement artistiques, Einstein, Charles de Gaulle, Freud, Darwin, Spinoza.

Souvent, et c'est le cas de Planchon, un héros peut être à la fois sans peur et pragmatique. Achille et Ulysse d'un seul tenant. Les caractères diffèrent. Mais ce que tous les héros ont en commun, c'est une certaine dureté, avec eux-mêmes comme avec les autres. Nécessairement.

Et un destin solitaire, aussi entourés qu'ils soient, aussi aimants, et aimés, qu'ils soient.

Je veux enfin dire que ces comparaisons n'ont rien d'écrasant. Elles n'impliquent aucune hiérarchie, aucune échelle. Mais c'est comme si de savoir et de comprendre que Planchon a été, non pas dans telle ou telle circonstance, mais d'un bout à l'autre de sa vie, un héros, de nature en quelque sorte, sans qu'il y ait mérite à cela, de savoir que l'héroïsme le constitue, eh bien cela aide à ce que tout ce qu'on sait de lui tombe à sa place comme les pièces d'un puzzle, trouve une harmonie.

Notre relation a été fraternelle. Elle a connu des pleins et des creux. Avec la création des *Coréens*, Planchon m'a donné vie comme auteur de théâtre. Plus tard, j'ai connu ce qui a été une panne prolongée, un arrêt du moteur qui a duré 10 ans. Jusqu'à produire cet objet hors norme, *Par-dessus bord*. Qui allait monter ça ? Au moment où il jouait son va-tout avec le passage, à Villeurbanne, du Théâtre de la Cité au Théâtre National Populaire, il s'y est proposé, ce qui m'a donné de renaître en tant qu'auteur. Peu de temps avant sa mort, il m'a demandé d'écrire une pièce dont je serais le principal ou le seul personnage et qu'il interpréterait. Ça ne s'est pas fait.

Il accueillerait peut-être mon couplet sur le héros par un de ses grands éclats de rire homériques. Mais je veux rappeler que l'élève de 4e qu'il était au collège des Lazaristes en 1946 – l'année où, pensionnaire, il faisait le mur tous les après-midi pour se glisser dans des salles de cinéma, l'année où il a vu 6 ou 7 fois *Citizen Kane* – Roger, devant les profs et les élèves formés en carré dans la cour, a reçu la Croix de Guerre pour un acte de résistance accompli deux ans auparavant quand il avait 12 ans, faisant preuve, dit la citation, « d'un sang froid et d'un courage admirables » lors de la bataille du maquis contre les Allemands au Cheylard en Ardèche.

En cette année-là, 1946, une jonction s'opère, incroyable, entre la reconnaissance d'un trait, l'héroïsme, qui ne se démentira jamais, et la prise de conscience d'un appel, celui de la Poésie ; il ne sait rien encore des moyens qu'il emploiera – sur la scène, sur le papier, sur l'écran, dans la vie publique – pour y répondre. Mais il n'a pas le moindre doute – les héros ne doutent pas – sur le fait qu'il y répondra. Toute sa vie durant, il y a répondu.

1er avril 2010

Michel Vinaver a lu son texte à Théâtre Ouvert le 1^{er} avril lors de la soirée consacrée à Roger Planchon.

Il est reproduit intégralement dans le *Journal de Théâtre Ouvert* n°27, printemps-été 2010.